

curieuse et qui prouve combien on prenait de précautions à cet égard,

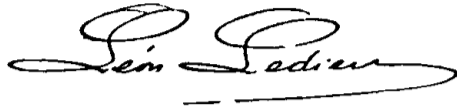
La missive débute ainsi :

" Mon cher ami,

" G'est sous l'empire d'une grande émotion..."

Mais, se souvenant sans doute que cette phrase pourrait devenir dangereuse, si elle tombait entre des mains républicaines, l'auteur l'a rayée et remplacée par la suivante : " C'est sous la république d'une grande émotion..."

*Si non e vero.*



## A BATONS ROMPUS

Je ne ferai pas comme certains chroniqueurs, lesquels, souvent à court, s'écrivent des lettres de complaisance qu'ils signent Madame X... ou Monsieur Z..., cela pour remplir leur chronique, faire de la matière, et passer pour un phénix, car ces lettres commencent presque toujours par cette formule invariable : " M. vous qui connaissez et savez tout... pourriez-vous me dire... etc..." Je n'imiterai donc pas ces blageurs à tant la ligne, mais je vous dirai ceci :

Dernièrement, un de mes amis, bon époux, bon père et bon gendre, *rara avis*, me dit :

—Je suis inquiet.

—Pourquoi ? lui demandai-je.

—Mon bébé, un enfant de huit mois, mange trop, et mon médecin me dit de mettre un frein à son appétit gargantuesque. Ma petite fille aussi. Ainsi, jugez-en. Mon bébé mange deux grandes assiettes de soupe au vermicelle à son repas de midi ; ma petite fille—trois ans—mange trois cocos à la mouillette, et si je les écoutais, je crois bien qu'ils mangeraient le double.

Le cas me paraissait non très grave, mais très embarrassant pour moi, vieux garçon qui n'ai jamais eu d'enfants ; mais comme j'aime beaucoup cette petite engeance angélique et diabolique, je consultai mon cœur et dis à mon ami.

—Vos enfants sont-ils malades ?

—Non.

—Pleurent-ils ?

—Oui, quand je ne leur donne pas à manger.

—Dorment-ils bien ?

—Comme l'innocence.

—Mangent-ils des gâteaux, des sucreries ou autre chose durant la journée ?

—Non.

—Eh bien ! envoyez votre médecin au diable et laissez manger vos enfants tant qu'ils le voudront, surtout de la soupe, car les enfants qui ne mangent pas aux repas, ou d'une manière régulière, sont mièvres, étioles, souffreteux. Ils ressemblent aux buveurs qui, eux, crévent avant le temps, parce qu'ils ne mangent pas, les uns étant gavés de sucreries, les autres d'alcool, ce qui tue l'estomac, cette place d'arme de la santé.

Ne vous effrayez donc pas, pères et mères de famille, quand vos enfants ont une belle appétit.

\* \* \*

En effet, pour faire des sujets forts, leur donner de l'existence, du poumon, voire même du cœur, il faut d'abord de la régularité dans ses repas et surtout une nourriture saine ; or, je ne sais rien de plus sain que la soupe, le pot-au-feu. Les Auvergnats, les Périgourdins, les soldats français, les moines actuels doivent leur robuste santé surtout à la soupe quotidienne. Il est vrai qu'on dit parfois " gras comme un moine," mais cela ne doit s'appliquer qu'à quelques-uns, car il y en a qui sont maigres comme des échaldas, mais malgré cela bien portant.

Eh bien, lecteur, je le répète, tout cela est l'effet de la soupe, car, comme on dit aussi qu'un repas sans fromage ressemble à une femme, sans appas, on peut

dire en toute sûreté qu'un repas sans soupe ressemble à une maison sans fondation. En effet, la soupe est la base, la fondation d'un repas, pauvre qu'il soit, et, avec une assiette de soupe on peut, à la rigueur, attendre toute une journée. Voilà pourquoi nos *pioupiou* français ont du jarret et du cœur ; voilà pourquoi on dit aux enfants : " Si tu veux grandir et avoir de la barbe comme papa, mange ta soupe."

Une preuve à l'appui de mon dire, c'est que les Auvergnats et les Périgourdins, déjà cités, mangent de la soupe pendant trois cents jours, et je connais ici et à Québec nombre de Français qui font fi du café au lait, nourriture de bégueules et de petits crevés, et qui mangent le matin une assiettée de soupe, ce qui leur permet de travailler et de boire dru sans manger autant de viande que les Canadiens.

\* \* \*

Si je me permets de vous parler " pot-au-feu " lecteurs, c'est que les femmes ont l'air de ne plus vouloir s'en occuper, tant certains " bas bleus " seraient bien plus prisés s'ils étaient " cordons bleus ". Outre cela, j'ai lu dernièrement dans plusieurs journaux des recettes fort *coquasses* sur " l'art de manger ", et cela m'a fait rire.

Et d'abord, en premier lieu, on doit toujours manger quand on a faim, de même que le corps remplit toujours certaines fonctions quand il en a... besoin. Essayez donc de renvoyer au lendemain, et vous verrez. Donc, manger quand on a faim, et surtout manger ce qui nous plaît, ou, pour mieux dire, ce qui convient à notre estomac, et surtout à notre santé. La nature si prévoyante nous en fournit tous les moyens, et si nous n'en usons pas, c'est par négligence, ignorance ou routine.

Comme ce serait fort long si je voulais m'expliquer ici, je vous dirai tout simplement : achetez un petit traité de botanique et vous y trouverez que : Le cresson qui contient beaucoup d'iode est excellent contre les affections du poumon ; que l'asperge est un diurétique par excellence ; que le raifort radis noir, est un dépuratif, un antiscorbutique ; que la carotte est souveraine contre la jaunisse et les affections du foie ; que la laitue verte est un soporifique ; que l'ail est un vermifuge et microfuge indéniable ; je ne parle pas des fruits qui ont aussi mille propriétés diverses ; enfin vous pourrez vous droguer en vous nourrissant, et cela vaut mieux et vous coûtera meilleur marché que d'aller chez le droguiste. En outre, ce que je vous recommande surtout, c'est de ne pas lire en mangeant, car on ne peut pas nourrir l'esprit et la bête en même temps ; mais où vous pourrez lire en toute sûreté et avantage, surtout si vous lisez des gaudrioles qui vous dilatent la rate et excitent votre rire, c'est quand vous serez là où l'empereur de toutes les Russies ne peut envoyer son domestique pour le remplacer...

\* \* \*

Dans un article écrit par moi à cette place, il y a quelques mois et me rappelant la mort pauvre de Ducondu, de Berthelot, de Vidal, tous trois journalistes, je soumettais l'idée d'une " Association de la Presse " entre journalistes, et je recommandais l'idée aux bons soins de Françoise, de *La Patrie*, convaincu d'avance que ce que femme veut le diable le veut.

Aussi, grâce à la spirituelle et sympathique chroniqueuse de *La Patrie*, l'idée a fait du chemin. Toutefois, elle me permettra de différer sur un point. Ce n'est pas tant une association spirituelle que je proposais, mais bien une association matérielle. En effet, qui en a plus besoin que le journaliste, le reporter et autres *ejusdem farinae*, lesquels sont généralement si légers au point de vue de l'existence, qu'ils ne songent qu'à voler... de leur plume. Organisons donc, parmi les gens de la presse, par eux et uniquement pour eux, une société mutuelle de secours comme il en existe déjà une parmi les employés de la poste du Canada, lesquels, moyennant une faible rétribution mensuelle et une modique taxe à la mort d'un de ses membres, donnent mille piastres aux héritiers du défunt, lesquels mille dollars seront toujours très utiles à un journaliste avant qu'on le mette sous " Presse " pour

l'envoyer dans le nouveau " Monde ", cette dernière " Patrie," car un journaliste qui se respecte laisse toujours des créanciers après lui. Or, payons donc nos dettes ici bas, car nous en aurons assez à payer là-haut.

\* \* \*

Ayant commencé par les enfants, ce sourire ensoleillé de la vie, je vais finir par un mot charmant d'une ravissante petite fille.

Je prenais le frais sur le carré Viger, quand j'aperçus une jolie blondinette qui jouait avec sa poupée.

—Tu t'amuses bien avec ton bébé, n'est-ce pas, ma belle ?

—Oui, monsieur, me répondit-elle, me regardant de ses grands yeux bleus étonnés, reflet de l'innocence des anges.

Et, après un moment de silence, elle me dit :

—Dis donc, monsieur, en as-tu un, toi, un bébé ?

—Non, ma belle, lui répondis-je.

—Alors, comment que tu fais pour t'amuser ?

Devant ce mot profond d'enfant qui contenait tout un monde de réflexions, j'aurais voulu que tous mes congénères en célibat des deux sexes fussent là.



## L'UTILITÉ DE SE RAJEUNIR

Un chroniqueur parisien, Graindorge, affirme que, depuis la mort du marquis de Morès, mort qui, on le sait, lui avait été prédite par Mme de Thèbes, la chiromancie a fait de nombreux adeptes. Oyez plutôt : Une dame, à sa femme de chambre.—Ah ! je suis bien malheureuse !

La soubrette.—Qu'a Madame ?

La dame.—J'ai... j'ai que je suis allée consulter une chiromancienne.

La soubrette.—Et ?

La dame, se jetant dans ses bras en pleurant.—Et je suis perdue, ma pauvre Julie !

La soubrette.—Madame exagère.

La dame.—Je suis perdue, te dis-je !

La soubrette.—Combien ça a-t-il coûté à Madame ?

La dame.—Quarante francs.

La soubrette.—Ça m'étonne que Madame ait eu de mauvaises nouvelles pour ce prix-là.

La dame.—Oh ! ne plaisante pas, je t'en prie ! Ces femmes-là sont terribles. Celle-là avait un air... Hélas ! elle ne s'est pas trompée !...

La soubrette.—Et que vous a-t-elle dit, sans curiosité ?...

La dame.—Que je mourrais à trente ans.

La soubrette.—Madame dit ?...

La dame.—Trente ans, ma pauvre Julie. Je n'ai plus que deux ans à vivre... (*Soupirant.*) Je vais tâcher de bien les employer.

La soubrette, souriant.—Que Madame se rassure.

La dame.—Pourquoi ? Mais...

La soubrette.—Madame oublie...

La dame.—J'oublie ? Qu'est-ce que j'oublie !

La soubrette.—A force de dire à ses adorateurs qu'elle a vingt-huit ans, Madame a fini par le croire...

La dame.—Mais...

La soubrette.—Madame a complètement oublié !... Ce n'est pas vingt-huit ans qu'a Madame... C'est trente-quatre... Madame m'a montré son extrait de naissance.

La dame, complètement rassurée.—Tiens ! c'est vrai...

La soubrette.—Madame est tranquille ?

La dame.—Tout à fait... (*Réfléchissant.*) Tu vois qu'on fait bien de cacher son âge !

S'il y a quelque chose qui puisse m'étonner encore, c'est qu'on puisse encore s'étonner de quelque chose.—  
ALEXANDRE DUMAS.